

ricain : il croyait arriver dans quarante-huit heures au Cap ; les calmes le retinrent encore pendant dix jours, et il put à son tour secourir le vaisseau qu'il avait quitté. Enfin le 1^{er} avril on laissa tomber l'ancre dans la rade du Cap. Le 12 Grant s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva heureusement.

VOYAGE

DE J. H. TUCKEY,

POUR ÉTABLIR UNE COLONIE
AU PORT PHILLIP DANS LE DÉTROIT DE BASS.

(1803 ET 1804.)

DANS les premiers temps de l'établissement de la colonie à Port-Jackson, le gouvernement britannique n'employait que des navires marchands, qu'il frétait pour transporter les déportés à la Nouvelle-Galles du sud. La paix conclue à la fin de 1801 ayant laissé plusieurs bâtimens sans emploi et beaucoup d'officiers ainsi que des matelots sans occupation, on pensa qu'il serait plus économique et plus avantageux, sous tous les rapports, de faire servir des bâtimens de l'état pour cette opération. En conséquence on en expédia plusieurs, et entre autres le *Calcutta*.

Depuis la découverte du détroit de Bass, le gouvernement avait songé à établir une colonie à

son entrée occidentale, tant pour empêcher toute nation rivale de se fixer sur cette côte, que pour offrir un point de relâche commode est sûr aux navires qui faisaient la pêche des phoques dans le détroit. Le port Phillip, situé sur la côte septentrionale du détroit, ayant été représenté comme possédant tous les avantages qui devaient le faire choisir, il fut désigné pour l'établissement projeté. L'*Océan*, gros navire marchand, fut adjoint au *Calcutta* pour porter les provisions et les munitions, ainsi que les officiers civils et militaires, et les colons avec leurs outils et leurs meubles. Quant au *Calcutta*, il n'était chargé que de déportés, d'une partie des munitions et des effets, et de divers objets destinés pour Port-Jackson.

Le 26 mars 1803 les deux vaisseaux partirent de Portsmouth. Après avoir relâché à Rio de Janeiro en juillet, ils poursuivirent leur route; mais quelques jours après avoir quitté ce port, le *Calcutta* fut obligé de se séparer de l'*Océan*, qui par sa mauvaise marche aurait trop retardé son voyage: il toucha ensuite au cap de Bonne-Espérance. Le 10 octobre on eut connaissance de l'île King, dans le détroit de Bass: le temps était menaçant, tout annonçait un ouragan; il eut lieu pendant la nuit; heureusement le *Calcutta* avait pu se mettre assez au large pour n'avoir rien à craindre. En arrivant au port Phillip, on fut sur-

pris d'y apercevoir un bâtiment; c'était l'*Océan* que l'on croyait encore bien loin en arrière.

« La semaine qui suivit notre arrivée, dit Grant, fut employée à chercher un lieu convenable pour y placer l'établissement. Comme il était surtout important qu'il fût d'un accès facile pour les vaisseaux, l'on examina d'abord le rivage près de l'entrée du port; quel contre-temps! il n'y coulait pas une goutte d'eau douce, et de plus le sol y était si sablonneux et si léger, que l'on ne pouvait pas espérer d'y rien cultiver avec succès. Toutefois, comme il fut décidé que l'on débarquerait les passagers, on choisit une anse à huit milles de l'ouverture du port où l'on s'était procuré de l'eau passable en enfonçant des barriques dans un ruisseau. On y établit donc un camp, et le 16 les soldats de la marine et les déportés furent mis à terre; en même temps les deux navires commencèrent à y envoyer leur cargaison.

Dans les premiers jours du débarquement, des officiers eurent une entrevue avec les naturels qui vinrent au-devant des canots; ils étaient entièrement nus; ils ne donnèrent pas le moindre signe de crainte. On leur fit présent de couvertures, de biscuit et d'autres objets; ils s'en allèrent contents, et fort tranquillement, excepté que l'un d'eux, épris d'un bardis du canot, s'en empara et le jeta

derrière les buissons. Afin de lui faire comprendre qu'il avait mal agi, on leur ôta les couvertures qu'on leur avait données, et on leur fit entendre qu'on ne les leur rendrait que lorsqu'ils auraient restitué la planche : ils montrèrent de la répugnance ; cependant ils finirent par la rapporter.

Quoique les environs de l'entrée du port n'offrissent pas une position adaptée à l'établissement d'une colonie, on espérait d'après sa vaste étendue, puisque son extrémité se perdait dans l'horizon, y trouver des emplacements convenables. Tuckey fut chargé d'en faire la reconnaissance ; d'après son rapport, le pays qui entoure le port est extrêmement pittoresque. Il s'élève en coteaux, dont les pentes douces sont couvertes de la plus brillante verdure, et parsemées d'arbres qui semblent avoir été plantés par la main du goût, tandis que le sol est émaillé d'une profusion de fleurs de toutes les couleurs : en un mot, l'aspect du pays fit naître les idées les plus décevantes de fertilité ; mais un examen plus attentif fit voir que partout, excepté dans quelques endroits où la marne est mêlée avec la terre végétale, le sol est sablonneux ; sa couleur noire ne provient que des cendres de l'herbe, à laquelle les sauvages ont l'habitude de mettre le feu. La proportion du sable varie, et dans quelques coins le terrain est peut-être assez fort pour

produire des plantes potagères et même du maïs ; mais à l'exception d'un petit nombre d'acres situés au fond du port, aucun emplacement à cinq milles de distance de la côte ne donnerait des récoltes ni de froment, ni de tout autre grain qui demande un sol frais ou très-bon. On rencontre sur quelques-unes des éminences les plus élevées le sable aride de la mer qui ne nourrit que des bruyères et des fougères. Les bases des collines ne consistent qu'en granit grossier qui s'y montre à tous les degrés de formation, depuis des grains qui adhèrent à peine ensemble, et entre les doigts se réduisent en sable, jusqu'à la roche parfaite qui défie presque le ciseau.

La rareté de l'eau est un des grands désavantages de ce port. On aperçoit des traces de courans d'eau dans les gorges entre les hauteurs ; mais à cette époque ils étaient la plupart desséchés. Des étangs d'eau douce, épars autour du port, ne sont que les écoulemens des marais ; et comme elle y est stagnante, elle est fortement imprégnée de substances végétales en décomposition.

A vingt-huit milles de l'entrée, un ruisseau d'eau douce se jette dans le port à sa rive orientale, après avoir traversé un vaste marais ; il paraît former une branche d'une grande rivière qui est à l'extrémité septentrionale du port, et que

le mauvais temps ne permit pas d'examiner. Le lit de ce ruisseau était couvert de mica feuilleté, que les matelots prirent d'abord pour de la poudre d'or; ils s'imaginaient déjà avoir découvert un nouveau pays d'Eldorado.

La rive occidentale du port offre une grande lagune, trop peu profonde pour que les petits canots puissent y entrer, si ce n'est de mer haute: dans différens endroits on trouve des lagunes d'eau salée, où les oiseaux aquatiques abondent.

Les arbres dans une étendue de cinq milles autour du rivage ne sont en général bons que pour les ouvrages de marquetterie; d'ailleurs ils ne sont pas serrés, et le pays est entièrement dégagé de broussailles, excepté dans les marais, qui sont toujours couverts de buissons impénétrables. Les autres arbres, tels que les eucalyptus et une espèce de pin, sont clair-semés: quelques-uns parviennent à de très-grandes dimensions; et s'ils étaient sains, conviendraient certainement pour la construction des vaisseaux. La légèreté et le peu de profondeur du sol sont cause que les arbres poussent leurs racines horizontalement, et ne tenant pas fortement au terrain, sont aisément renversés, en nombre considérable, dans les coups de vent violents.

On trouva beaucoup de céleri et de panais sauvage, de cochlearia et de criste marine, que l'on

mit dans la marmite; il n'y avait de fruits bons à manger que les cônes d'un grand arbre, qui étant verts, ont une acidité très-agréable, et une petite baie, qui est aussi à Port-Jackson. Les quadrupèdes sont les kangorou, qui pèsent de cinquante à cent cinquante livres, le chien du pays, l'opossum, l'écureuil volant et le rat des champs.

Les oiseaux aquatiques, tels que les cygnes noirs, les canards, les sarcelles, les cormorans, les pélicans, les goëlands, les huîtres, les hérons, les courlis et les bécassines couvrent les lagunes et les rivages. On remarque parmi les oiseaux terrestres, l'aigle, la corneille, le corbeau, la caille, le pigeon aux ailes bronzées, et plusieurs belles espèces de perroquets, notamment le grand cacatoès noir. On trouva des œufs d'emeu. On observa trois espèces de serpens qui parurent venimeux. Les insectes sont innombrables; quelques-uns sont très-beaux: les marais sont habités par des légions innombrables de moustiques très-gros; et de même que dans les pays peu habités, les mouches communes y sont aussi incommodés qu'eux; les guêpes sont également très-communes: on ne vit pas d'abeilles.

Quant aux poissons, ils sont si rares, qu'ils ne fourniraient pas une ressource dans un temps de disette: peut-être l'abondance des requins nuit-elle à la multiplication des autres poissons. Les

rochers en dehors du port sont fréquentés par des phoques; il y a beaucoup de coquillages, ainsi que des homards, et de grandes écrevisses.

Comme les métaux, de même que la pierre calcaire, la houille et l'argile étaient de la plus grande importance pour la colonie future, on les chercha avec attention; on trouva de grandes masses de minerai de fer qui parut très-riche. Tuckey suppose que les naturels en pulvérisant cette pierre, se procurent la terre rouge dont ils se barbouillent le visage. On rencontra de la pierre calcaire; mais on ne découvrit pas de houille: l'argile était plus ou moins mêlée de sable; dès qu'on enlevait la surface de la terre, on voyait presque partout un grès jaunâtre, tendre et friable.

On n'eut pas assez de temps pour juger de l'effet du climat sur les habitans; les vicissitudes de la chaleur et du froid étaient très-grandes, car le thermomètre variait dans le même jour de 50 à 96° (7° 99 à 28° 42) depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher: le 19 et le 21 octobre, il gela assez fort au fond du port. Les vents du nord-ouest, qui soufflent par rafales violentes, produisent des effets aussi désagréables que le sirocco du levant: heureusement ils durent rarement plus d'une heure; ensuite ils retournent au sud-ouest par un orage de tonnerre, d'éclairs et de pluie.

La rive nord-ouest du port, où une plaine s'étend à perte de vue, paraît être la plus peuplée. A peu près deux cents naturels s'y rassemblèrent autour des canots; leurs intentions étaient si évidemment hostiles, qu'il fallut avoir recours aux armes à feu: un de ces sauvages fut tué, et deux à trois furent blessés. Auparavant l'on avait eu plusieurs fois des entrevues amicales avec eux dans différens endroits, et l'on avait cherché à les fortifier dans leurs bonnes dispositions par des présens de couvertures et de grains de verroterie. Ils semblaient connaître parfaitement l'usage des armes à feu; et comme à leur vue seule ils paraissaient saisis de frayeur, on les leur cachait. Cette dernière rencontre, qui se termina inopinément de la manière la plus fâcheuse, avait de même commencé de la manière la plus tranquille. Trois naturels sans armes vinrent aux canots; on leur donna du poisson, du biscuit et des couvertures. N'appréhendant rien de trois sauvages nus et dénués d'armes, Tuckey continua sa reconnaissance avec un canot, pendant que l'équipage de l'autre resta sur le rivage pour préparer le diner et faire la provision d'eau. Dès que la première embarcation fut hors de vue, les trois Indiens s'en allèrent, et en moins d'une heure revinrent avec quarante de leurs compatriotes, conduits par un chef qui paraissait jouir

de beaucoup d'autorité. Cette troupe se partagea aussitôt; les uns attirèrent l'attention des hommes qui avaient soin de la tente, tandis que les autres entourèrent les canots, les avirons, les mâts, et les voiles desquels on avait fait usage pour dresser la tente. Leur intention de piller était manifeste; tous les efforts de l'équipage furent inutiles pour les empêcher de s'emparer d'un casse-tête, d'une hache et d'une scie. Dans cette situation, il était impossible au canot de s'échapper, tout ce qui lui appartenait se trouvant à terre: on jugea donc convenable de temporiser, et d'attendre le retour de l'autre canot, sans avoir recours aux armes à feu, si l'on pouvait l'éviter. En conséquence on gratifia les sauvages de biscuit, de viande et de couvertures; mais cette condescendance ne fit qu'accroître leur audace; leur nombre s'étant accru par l'arrivée de deux nouvelles troupes, se montait à plus de deux cents. Dans ce moment critique l'autre canot arriva en vue, et apercevant de la foule et du tumulte autour de la tente, s'avança avec toute la promptitude possible. En approchant du rivage, on remarqua aussitôt l'air extraordinairement martial des naturels; et comme ils paraissaient être entièrement maîtres de la tente, on conçut des craintes sérieuses pour l'arpenteur et deux matelots que l'on ne vit pas dans le canot. Dans le moment où l'on enlevait

le grappin du canot du lieutenant pour l'empêcher de toucher, un des naturels saisit le contre-maître qui commandait l'autre canot, et le tint serré dans ses bras; à l'instant un cri général de « feu! feu! monsieur, pour l'amour de Dieu, » fut adressé au lieutenant par tous les hommes qui étaient à terre. Tuckey espérant que le bruit suffirait pour intimider ces sauvages, tira deux coups de fusil par-dessus leurs têtes: ils eurent l'air de s'arrêter pendant un moment, et quelques-uns se sauvèrent derrière les arbres; mais ils revinrent tout de suite en frappant des mains, et poussant des cris affreux. Alors il fallut bien faire feu sur eux avec quatre fusils de munition et des fusils de chasse; des hurlemens bien différens de leurs clameurs précédentes donnèrent lieu de supposer que beaucoup avaient été blessés. Cette décharge répandit parmi eux une terreur panique; et laissant leurs manteaux derrière eux, il s'enfuirent de tous côtés au milieu des arbres.

On supposait que cette affaire se serait terminée là: en conséquence Tuckey ordonna d'abattre la tente, et de se préparer à quitter le territoire de voisins si désagréables. Tandis que l'on s'en occupait, on aperçut une troupe nombreuse qui se rassemblait de nouveau derrière une colline, au pied de laquelle la tente était placée. Les sauvages formant un corps très-serré, s'avancèrent jusqu'au

bord de la hauteur: tous étaient armés de zagaies; quelques-uns qui paraissaient être les serviteurs des autres portaient des paquets de ces armes. Arrivés à trois cents pieds des Anglais, ils firent halte, et le chef avec un serviteur descendit vers la tente, et parla avec beaucoup de véhémence, en tenant une très-grande zagaie de guerre dans la position de la lancer. Tuckey qui désirait de rétablir la paix, s'il était possible, posa son fusil à terre, et s'avançant vers le chef, lui présenta des manteaux, des colliers et des zagaies qui avaient été laissées en arrière dans leur retraite. Le chef prit son manteau et son collier, et remit les autres à son serviteur. Pendant tout ce temps, son visage et ses gestes annonçaient plus la colère que la peur, et sa zagaie semblait être à chaque instant sur le point de se détacher de sa main. Quand tous les manteaux eurent été rendus, le corps posté sur la colline descendit en poussant des cris horribles et brandissant la zagaie. Tuckey fit sur-le-champ mettre sa troupe en ligne, et ordonna de mettre les fusils en joue; en même temps il tenta un dernier effort auprès du chef, pour le convaincre que si ses gens continuaient à avancer, on tirerait sur eux. Ces menaces ou ne furent pas bien comprises, ou furent méprisées; et les Anglais jugèrent absolument nécessaire, pour leur sûreté, de faire sentir à ces sauvages la puis-

sance de leurs armes, avant qu'ils fussent assez près pour les blesser de leurs zagaies. Un de ceux qui étaient en tête paraissait le plus violent: on résolut d'en faire un exemple. Trois coups de fusil lui furent tirés à cent cinquante pieds de distance; deux l'atteignirent; il tomba roide mort. Le chef s'étant retourné au bruit, et l'ayant vu abattu, s'enfuit précipitamment au milieu des arbres; la déroute devint générale, et le cadavre fut laissé en arrière.

On distinguait aisément parmi ces sauvages des différences de rang, fondées très-probablement sur des qualités personnelles et sur les avantages extérieurs. Le chef l'emportait à cet égard sur tous les autres; il était grand, robuste et bien proportionné, et avait l'air hardi et imposant. La première fois qu'il s'approcha des canots, il était porté sur les épaules de deux hommes, et entouré de toute la troupe qui hurlait et frappait des mains. Indépendamment de son manteau, qui ne se distinguait que par sa dimension plus grande, il portait un collier de roseaux et de cheveux entrelacés. Sa tête était ornée d'une couronne faite de plumes d'ailes de cygne, très-artistement arrangées; ce qui produisait un effet très-agréable. Le visage de plusieurs de ces hommes était peint en rouge, en blanc et en jaune; d'autres avaient un roseau ou un os qui leur traversait la

cloison du nez, et dont la longueur augmentait peut-être en proportion du rang de l'individu; car ce bijou chez le chef avait au moins deux pieds d'un bout à l'autre. Tous ces hommes portaient des cicatrices longitudinales aux épaules, pour parure; l'un d'eux avait le visage marqué de petits trous profonds, comme de la petite vérole, quoique cette maladie ne fut pas connue à la Nouvelle-Hollande.

Quelques-uns de ces sauvages étaient si affreusement sales, que l'on ne pouvait les regarder sans dégoût, tandis que d'autres étaient fort propres. Les premiers laissaient croître dans toute sa longueur, leur barbe qu'ils ont extrêmement touffue; les derniers l'avaient rasée de très-près avec un instrument tranchant, probablement une coquille.

Le seul vêtement dont ils font usage pour se mettre à couvert du froid de l'hiver, est un manteau carré de peaux d'opossum, artistement cousues ensemble, et jeté négligemment sur leurs épaules; le côté de la chair, qui est porté en dedans, est marqué de lignes parallèles formant des carrés, des losanges, etc. et quelquefois offrant des figures humaines grossièrement dessinées dans l'attitude de danser.

Ils ont pour armes la zagaie, qu'ils lancent, comme ceux de Port-Jackson, à l'aide d'un morceau de bois; leurs boucliers sont d'un bois dur

très-proprement sculpté; leurs zagaies de guerre sont barbelées avec des morceaux de spath blanc, ou des dents de requin fixées avec de la résine: à une certaine distance, elles doivent être très-dangereuses. Leurs harpons sont garnis à la pointe d'une dent de kangorou: ils s'en servent pour darder les raies qui nagent dans des eaux basses. On ne leur vit ni hameçons, ni d'autres instrumens pour pêcher dans des eaux profondes. On trouva au fond du port de méchantes pirogues en écorce.

Leur nourriture consiste principalement en coquillages. Leur habileté pour se procurer des alimens plus substantiels semble bornée à la construction de pièges grossiers, qu'ils placent sur les pointes qui s'avancent dans le port, et où les oiseaux aquatiques se prennent le soir en venant se reposer. La rareté des vivres doit souvent réduire ces hommes à de grandes extrémités; s'ils quittent le voisinage de l'eau, ils n'ont pour subsister, que des lézards, des vers de bois, et quelques opossums qu'il leur est possible de tuer; car le kangorou, par sa finesse et par l'agilité de ses mouvemens, paraît être hors de la portée de leurs armes ou de leur adresse. On fut confirmé dans cette opinion en ne voyant pas une seule peau de ces animaux parmi ces sauvages, et on supposa que les os dont leurs harpons étaient armés, sont